

Le temps du poète se lit sur ses traits

par Alain Jomy

La première vision de Claude Vigée, c'était il y a une vingtaine d'années, à la Sorbonne, au cours d'une soirée consacrée à Benjamin Fondane. Les mots dits alors par lui ont disparu de ma mémoire. Il me reste l'image de cet homme qui avait en parlant, en lisant, cette grâce, cette légèreté et cette profondeur que nous lui connaissons, que je découvrais. Il était pour moi l'auteur de *Moisson de Canaan*, emporté en Israël en 1969 comme un guide précieux. C'est ainsi qu'avait commencé ma fréquentation de son œuvre. Longtemps, cela n'avait été qu'un nom d'auteur. Ce soir-là, les mots prenaient un visage. Une dizaine d'années durant, ce visage resterait pourtant limité à cette vision.

L'an 2000 arrivé, j'ai eu envie de relire Vigée. Cela m'a donné le désir d'un film autour de lui et de son œuvre. Le premier contact fut téléphonique : à l'autre bout du fil, à Jérusalem, une voix plus jeune que je n'imaginais, chaleureuse. « Nous rentrons le 15 décembre à Paris, nous pourrons nous voir très vite après ». À la première rencontre, nous sommes venus à deux : Jean-Marie Boehm, directeur des programmes de France 3 Alsace et moi-même. Intimidés mais très vite mis à l'aise, nous nous sommes quittés cet après-midi-là comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Evy et Claude, un couple beau jusque dans sa vieillesse, ne faisaient pas qu'ouvrir la porte, ils offraient leur amitié.

L'accord pour le tournage fut obtenu sans difficulté. Plusieurs rencontres pour la préparation suivirent. Les prises de vues se firent, par courtes périodes, sur près de six mois entre la fin de l'hiver 2001 et l'automne qui suivit. Paris, Bischwiller, Strasbourg, Jérusalem, le Ried. Nous nous sommes retrouvés avec la caméra entre nous chez Claudine Singer, la fille du poète, à Strasbourg, à Bischwiller dans les lieux où il avait grandi, à Paris chez lui. Nous avons aussi enregistré sa lecture publique de 2001 à la Maison de la poésie. J'ai pu avoir accès à des photos de famille qui permettaient de parcourir les quatre-vingt années qui venaient de s'écouler dans la vie de Claude. Les belles photos qu'Alfred Dott mit si aimablement à ma disposition complétèrent le matériel filmique. Le montage a été bien entendu le moment où tous ces éléments parfois disparates se sont unis pour ce portrait que je voulais aussi complet que possible sans surcharger le spectateur – à qui je souhaitais en premier lieu transmettre l'envie de lire l'œuvre du poète.

Ce temps de mise au clair de la matière filmée fut aussi le temps où nous avons pu, la monteuse Anne Gigueux et moi, parcourir ce visage, ces visages plutôt, les observer, les analyser, en faire un choix pour le film. Le montage d'un film est une opération étrange au fond : pendant des jours, des semaines, nous sommes en dialogue

- 55 -

Numéro 2

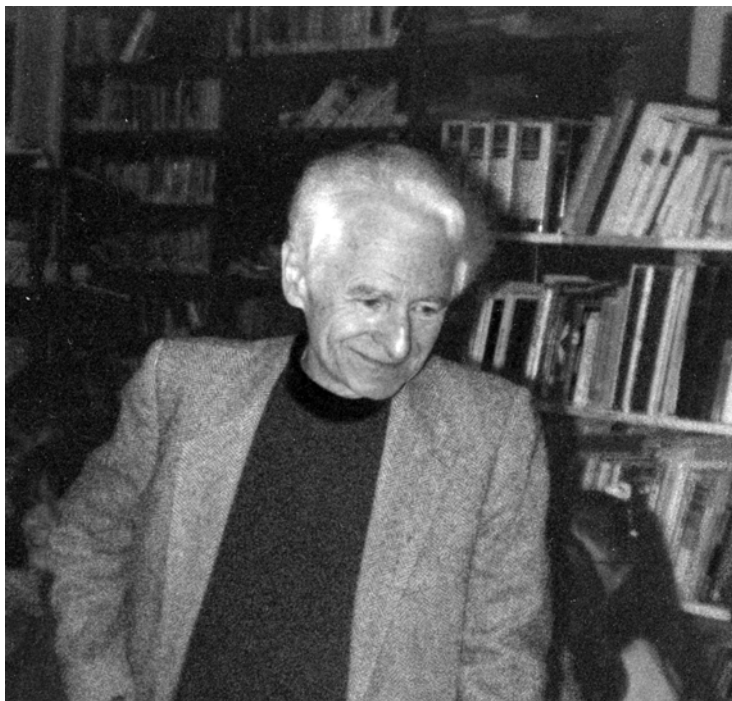
2011



avec des personnes filmées au point d'acquérir une sorte d'étrange familiarité avec elles. Au bout de quelques jours, nous connaissions chaque trait de Vigée enfant, adolescent, jeune adulte, plus mûr, jusqu'à ce magnifique visage auréolé d'une chevelure blanche, qu'il porte avec tant d'élégance. L'enfant au visage un peu rond avec sa frange bien sage, l'adolescent qui nous regarde tout droit, qu'on sent plein d'aspirations, enthousiaste, le tout jeune homme de Toulouse réfléchi, songeur, rêveur, qui a déjà commencé à publier, à se nommer Vigée, – oui il a la vie –, mais la vie va être d'abord rude pour l'exilé qui nous contemple avec une expression indéfinissable sur le pont du bateau qui l'emmène loin de l'Europe en feu, il y a très vite ce bel homme heureux avec la femme qu'il aime et qui l'aime, ce regard franc, net, ces traits qui deviennent de proche en proche ceux de l'adulte triomphant, l'homme mûr ensuite, avec toujours ces êtres chers auprès de lui, femme, enfants, tous beaux et lumineux. Rarement autant d'harmonie n'a

été visible sur une table de montage de film. Nous avons suivi le passage du temps sur cet homme dont le livre le plus récent qui venait d'être publié s'intitulait *Passage du vivant*, titre que j'ai repris pour mon film, avec l'accord de l'auteur, tellement je le trouvais adapté à la situation.

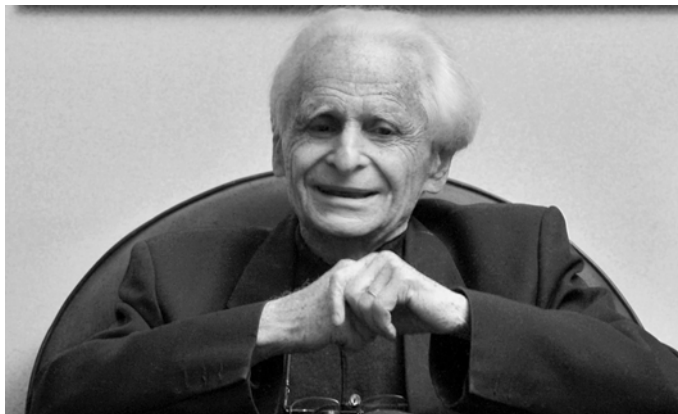
J'ai aimé parcourir ce visage. Que les traits soient beaux, l'aient toujours été et le soient de nos jours alors que le grand âge est là, nul n'en disconvient. Ce qui rend ce visage si passionnant dans son évolution, c'est essentiellement la luminosité du personnage, l'harmonie qui s'y lit. Les opérateurs divers qui ont photographié mon film (il y a eu au moins six équipes différentes) ont tous été frappés par Claude. Dieu sait qu'ils rencontrent des personnes diverses dans leur travail, j'en ai rarement vu qui les fascine autant. Ce visage, filmé à Bischwiller dans la lumière du soleil, à Strasbourg et à Paris dans un appartement avec un éclairage d'opérateur, est indéniablement d'une photogénie rare. La régularité des traits et l'ossature ne sont pas les seules raisons de cette photogénie. Ce qui rend



cette qualité photographique exceptionnelle, c'est qu'elle rend compte de la richesse intérieure. Oui, rarement, j'ai pu voir autant la profondeur d'un homme que je filmais apparaître aussi nettement. Bien sûr, filmer un poète représente un pari bien plus difficile que de filmer un peintre, un sculpteur ou un musicien puisque son travail est par essence non représentable. Que signifierait filmer un poète à l'ouvrage ? Pas grand' chose : un homme assis qui écrit est un homme assis qui écrit et ça ne peut pas vraiment signifier autre chose. Évidemment, j'aurais aimé être là quand Claude, seul l'été de la guerre du Liban, a composé ses *Orties noires*, être sur la terrasse de la maison de Jérusalem

quand les avions survolaient la ville, le voir noter sur des bouts de papier ce grand poème, au fur et à mesure de sa composition, mais tout cela était impossible. C'est donc tout ce qui entoure cette écriture, tout ce qui la sous-tend que nous devons retrouver en lisant sur ce visage et en écoutant cette voix. Ce sont donc les mots qui éclairaient les images, les mots en français et en alsacien, et le va-et-vient entre les images d'Israël et celles d'Alsace, souvent utilisées en décalage et non en illustration. Nous avons interrogé ce visage, nous avons tenté de le laisser exprimer le plus de choses. Je ne sais si d'autres poètes du XXème siècle ont été autant photographiés, mais ces nombreux portraits nous beaucoup aidés dans notre entreprise.

Le décalage entre ces images, ces visages qui se suivent, s'enchaînent les uns aux autres en marquant le passage du temps, et ces vers souvent sombres, tumultueux, harmonieux dans leur tristesse même, parfois dans leur joie, tout cela était la matière dont se nourrissait mon travail. J'ai beaucoup filmé d'hommes et de femmes, j'ai rarement fait une rencontre aussi forte avec l'objet de mon observation, devenu ainsi sujet de ce travail.



- 57 -

peut être

- 58 -



Claude à vingt ans, Toulouse, 1941. © Claude Vigée.